



PRÔNE

POUR

LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE

APRÈS

LA PENTECÔTE.

Bon usage des Maladies.

Offere. *Quant ei Paralyticum jacentem in lecto.*

On présenteit (à Jesus) un Paralytique couché dans son lit. (En S. Matthieu, ch. 9.)

NOTRE SEIGNEUR voulant guérir ce Paralytique, commence par lui dire que ses péchés lui sont remis, & il veut que les Pharisiens regardent cette guérison comme une preuve du pouvoir qu'il a de les remettre. *Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés ;*

levez-vous , dit-il , en s'adressant au Paralytique , emportez votre lit , & allez vous en dans votre maison. Qu'est-ce que cela signifie , mes Frères , sinon que les maladies sont une suite & une punition du péché , aussi-bien que la mort , laquelle vient enfin consumer la dissolution de ce corps fragile , après qu'il a été miné peu-à-peu par les infirmités de la Nature. D'où il s'en suit que ces infirmités , en affligeant notre corps , sont en même tems très-salutaires à notre ame ; car elles nous rappellent deux grandes vérités que nous oublions presque toujours , quoique nous ne dussions jamais les perdre de vue : la première est , que nous sommes pécheurs : la seconde , que nous sommes mortels. Les maladies , en nous faisant souvenir de nos péchés , nous mettent dans l'heureuse nécessité de les expier par la pénitence ; & , en nous rappelant la pensée de notre mort , elles nous détachent du monde & nous préparent à bien mourir.



I.
REFLEXION.

Nous trouvons, mes chers Paroissiens, au-dehors & au-dedans de nous, une infinité de choses qui nous font sentir que nous sommes les enfans d'un père pécheur, & pécheurs nous-mêmes. Notre vie n'est qu'un tissu de misères, & les efforts que nous faisons pour nous rendre heureux sur la Terre, sans pouvoir en venir à bout, prouvent non-seulement que nous devons espérer une meilleure vie; mais encore que nous avons mérité d'être malheureux dans celle-ci. La foiblesse & les humiliations de l'enfance, les passions de la jeunesse qui est l'âge de l'imprudence & des égaremens, les travaux & les inquiétudes d'un âge plus mûr; la foiblesse encore, & les infirmités de la vieillesse; tout cela nous avertit que nous sommes des enfans de colère, & il semble que la justice de Dieu nous poursuive comme des coupables, depuis notre naissance jusqu'à notre dernier soupir.

Mais les misères de l'humanité, qui nous sont communes avec tous les hommes, ne nous touchent point; il nous faut des malheurs personnels &

des afflictions particulières, pour nous faire souvenir que nous avons péché.

Les mauvais traitemens, que les En-

fans de Jacob avoient fait à Joseph

Gen. 42.

leur frère, ne leur revinrent dans l'es-

prit & ils ne sentirent l'énormité de

leur crime, que lorsqu'ils se virent

eux-mêmes dans les fers. Le superbe

Antiochus ne se souvint des maux qu'il

avoit faits à Jérusalem, & de toutes

les impiétés qu'il avoit commises dans

le Temple, que quand il se vit aban-

donné de la fortune, accablé de mal-

heurs & près à mourir. C'est au tems

de l'affliction, & sur-tout dans les dou-

leurs d'une maladie aigue ou dan-

gereuse que le pécheur jette les yeux

sur sa vie passée, & que ses péchés

viennent se présenter avec toute leur

malice & toutes leurs circonstances.

Macchab. 1. 2.

6. 5.

Je dis, sur-tout dans la maladie ;

parce que notre corps étant la partie

la plus sensible de nous-mêmes & la

cause de tous nos déréglemens, les

douleurs qu'il souffre nous les rappelle,

ces déréglemens, comme les coups

que l'on donne à un enfant, le font

souvenir des fautes pour lesquelles on

le châtie : & nous voyons que le saint

homme Job, après avoir essuyé, sans murmure, la perte de ses enfans, de ses domestiques, de ses troupeaux & de tous ses biens; dès le moment que Dieu le frappe dans sa chair, ne peut plus retenir ses plaintes, & s'écrie tout juste qu'il est: *Peccavi, quid faciam tibi, ô Custos hominum? J'ai péché, je le confesse; eh! que ferai-je donc pour vous appaiser, ô Sauveur des hommes!*

La plupart des Chrétiens, tant qu'ils jouissent d'une parfaite santé, ne pensent à rien moins qu'aux péchés dont ils sont coupables. Les uns, totalement livrés à la passion qui les domine, oublient qu'ils ont dans le Ciel un Témoin éternel de toutes leurs actions & de leurs plus secrètes pensées: les autres, se faisant une fausse conscience & une espèce de morale qui s'accommode avec leurs goûts & leurs inclinations vicieuses, n'aperçoivent aucun mal où il y en a beaucoup; & les péchés, même qu'ils ne peuvent se dissimuler, perdent toujours à leurs yeux une partie de leur énormité, par les excuses dont ils les couvrent, par les prétextes dont ils les colorent,

D'un autre côté, nous voyons des Chrétiens dont la conduite paroît aujourd'hui irréprochable, cela est vrai; mais qui, ayant croupi autrefois dans des habitudes criminelles, ont commis une multitude de péchés dont ils ne se souviennent plus, ou au moins sur lesquels il ne paroît pas qu'ils aient beaucoup d'inquiétudes; bien différens en cela du saint Roi David qui n'avoit jamais perdu son péché de vue, qui gémissoit continuellement sur les fautes de sa jeunesse, & trembloit pour celles-là mêmes qu'il avoit commises par ignorance.

C'est qu'il connoissoit toute la sainteté de ce Juge terrible, aux yeux duquel les hommes les plus purs ne sont point sans tache; qui a trouvé du dérèglement jusques dans ses Anges; qui voit encore & punit les crimes des pères dans la personne des enfans jusqu'à la troisième & quatrième génération; qui réserve & consigne en quelque sorte nos iniquités dans les trésors de sa justice, pour nous en punir dans le tems, lors même qu'il nous les a pardonnées. Et voilà ce que nous sommes forcés de reconnoître & de

confesser, quand la main de Dieu s'appesantit sur nous; quand elle frappe cette chair coupable; quand elle renverse dans un lit de douleur & d'infirmité, ces membres que nous avons fait servir à l'esclavage des passions, & qui ont été les instrumens ou la cause de tous nos désordres. C'est alors que toutes les parties souffrantes sont comme autant de bouches qui rappellent au pécheur les dérèglemens de sa vie.

Ces yeux languissans, ou extraordinairement allumés par les ardeurs d'une fièvre brûlante, vous feront souvenir, mon cher Enfant, des péchés que vous avez commis par ces misérables yeux. Ces lèvres pâles & tremblantes, ce palais desséché, cette langue chargée ou épaissie, vous rappelleront vos juremens, vos médisances, vos discours impudiques, vos baisers lascifs, votre intempérance, votre ivrognerie, vos excès; & sans entrer dans un détail que vous pouvez aisément faire vous-même, ce corps, souffrant de la tête aux pieds, sera comme un témoin qui déposera contre vous, & fera, pour ainsi dire, pas-

fer en revue dans votre mémoire toutes les iniquités dont vous êtes coupable, & dans lesquelles il a toujours été de moitié.

Heureux si, regardant alors vos douleurs comme un remède appliqué sur les plaies de votre ame, vous baisiez la main paternelle de ce Médecin tout-puissant, qui ne blesse que pour guérir, & ne châtie que parce qu'il aime. Vous crierez la tête, le cœur, les reins, la poitrine; mais les plaintes que la violence du mal vous arrachera, se changeront en autant de soupirs vers le Ciel, & deviendront, par votre résignation, autant d'actes de pénitence.

Ah, ma tête! ah malheureuse tête, qui as été si souvent remplie de pensées d'orgueil & de projets d'ambition; que j'ai ornée avec tant de soin & de vaine complaisance; qui, par ton mouvement & tes différentes attitudes, as exprimé tant de fois les mouvemens déréglés de mon ame, il est juste que tu souffres, & que je sois puni par où j'ai péché: maudite chair, qui as servi à tant de désordres, il est juste que tu en portes la peine! Que

la fièvre exerce donc sur moi toute sa malignité; que la douleur déchire tous mes membres, qu'elle pénètre jusques dans la moële de mes os : Seigneur, en multipliant mes infirmités, vous avez hâté mon repentir & accéléré ma pénitence. Vous ramenez à vous une ame égarée, qui, sans les maux que vous lui faites souffrir, ne seroit peut-être jamais revenue. *Multipliatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt.*

Pénétré de ces sentimens, vous souffrirez, mon cher Paroissien, avec une résignation capable d'édifier toutes les personnes qui seront auprès de vous; & les remèdes qu'on vous prescrira, pour le rétablissement de votre santé, serviront eux-mêmes à votre pénitence. La diète, les potions amères, les opérations douloureuses, tout cela deviendra méritoire par votre soumission. Mon bon Sauveur, vous futes abreuvé de fiel sur la croix, vous qui étiez innocent; je m'en abreuverai aussi moi qui suis coupable.

Quelle consolation pour un malade vraiment Chrétien, de retrouver dans ses souffrances, au moins quelque légère image de ce que J. C. a souffert!

Peut-il jeter les yeux sur celui que le Prophete appelle *l'homme de douleur*, sans oublier les siennes ? Ne regarde-t-il pas le lit de son infirmité, comme la croix sur laquelle il est étendu avec son divin maître, & ne s'écrie-t-il pas alors : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est J. C. qui vit en moi, je suis attaché à la croix avec lui!* Ah ! mes Frères, que de péchés expiés, quel trésor de mérites amassés dans le courant d'une maladie où l'on a l'esprit occupé de ces pensées, & le cœur bien pénétré de ces sentimens !

Mais vous qui, étant sujets à des infirmités habituelles, n'êtes presque jamais sans souffrir, quel trésor de mérites n'amasseriez-vous pas, si vous souffriez avec patience, si vous unissiez vos douleurs à celles de J. C., si vous aviez soin de les sanctifier, & de sanctifier en même tems les remèdes dont vous usez pour les adoucir ! Certes, nous regarderions comme un Chrétien très-austère celui qui pratiqueroit en esprit de mortification les abstinences que vous pratiquez vous-même à cause de votre santé ; ou qui, pour châtier son corps, lui feroit souffrir des dou-

leurs semblables aux vôtres.

Eh ! pensez-vous qu'il en coûte plus de jeûner tous les jours de sa vie, que de s'abstenir journellement comme vous faites, de mille choses que vous aimez, & dont vous êtes obligé de vous priver, parce qu'elles vous incommovent ? Qu'est-ce que les cilices, les veilles, les macérations, & toutes les austérités de la pénitence, en comparaison de ce que souffre un homme attaqué de la goutte, ou de quelque autre maladie pareille ? Nous regardons cependant comme de saints personnages ceux qui joignent, à une piété solide, les mortifications extérieures dont nous parlons : pourquoi donc, mon cher Enfant, ne deviendriez vous pas un saint vous-même, en joignant les sentimens de la piété chrétienne, aux douleurs que vous souffrez, & au régime de vie que vous êtes obligé de vous prescrire ?

C'est une pénitence forcée : oui ; mais en la recevant avec un esprit de soumission, comme venant de la main de Dieu ; mais en reconnoissant que vos péchés en méritent bien davantage ; mais en souffrant avec pa-

tience dans l'intention de les expier ; votre pénitence alors devient volontaire , en quelque sorte , & vous n'avez pas moins de mérite que si vous vous y étiez condamné vous-même. Eh ! pourquoi les pénitences que Dieu nous choisit , lui seroient-elles moins agréables que celles que nous aurions nous-mêmes choisies ? Il est donc vrai , mes Frères , que les maladies & les infirmités du corps humain sont infiniment avantageuses au salut de notre ame , lorsque nous les regardons avec les yeux de la foi , & que nous en faisons bon usage ; elles nous rappellent nos péchés & les expient , outre qu'elles nous font souvenir de la mort , & nous y préparent.

TOUT ce qui nous environne nous parle de notre fin. En comptant les années , les mois , les jours & toutes les heures , à mesure qu'elles s'écou-
lent , nous les mettons derrière nous , comme autant de retranché sur le peu de tems que nous avons à vivre. L'hiver qui dépouille nos campagnes , & le printems qui les renouvelle , nous disent que nous vieillissons pour ne

II.
REFLEXION.

jamais rajeunir. Les besoins de la nature toujours satisfaits & toujours renaissans; les précautions que nous sommes obligés de prendre pour conserver notre vie, nous avertissent qu'elle doit finir, & qu'elle ne tient à rien. Les papiers, les titres qui sont entre nos mains, ne nous parlent que de morts & de défunts. Les ouvrages, les monumens des siècles passés, en nous faisant admirer la science & les talens de ceux qui nous les laisserent, nous disent en même tems que ces hommes célèbres ne sont plus. Les biens, les dignités, les charges que nous possédons, en nous rappelant la mémoire de ceux qui nous ont précédés, nous avertissent que nous ferons un jour place à d'autres. Nous ne sçaurions parler de nos amis, de nos proches, de tous ceux que nous avons vu successivement disparoître, sans penser que nous disparoîtrons à notre tour, sans entendre, pour ainsi dire, une voix qui s'élève du fond de leurs tombeaux, & nous y appelle.

Et cependant, ô insensibilité du cœur humain, il n'y a rien dont nous soyions moins occupés que de ces pensées !

lées ! L'image même de la mort, quand nous sommes forcés de la voir dans les cadavres que nous accompagnons au tombeau, ne fait sur notre esprit qu'une impression passagère ; & le sentiment de frayeur qu'elle produit ne fait, pour ainsi dire, qu'effleurer la superficie de notre ame. La santé dont nous jouissons nous fait oublier qu'elle ne durera pas toujours, & nous ne voyons pas que les alimens qui servent à sustenter notre corps, l'usent en même tems, & en abregent la durée : que les alimens les plus salutaires ne sont, à le bien prendre, qu'une espece de poison qui ronge peu-à-peu nos intestins, qui altère insensiblement la qualité des humeurs dont la juste proportion entretient les sources de notre vie, & qu'enfin notre corps est une maison de boue que le moindre souffle peut renverser. Ainsi la plupart des hommes ne pensent point qu'ils doivent mourir, quoiqu'ils ayent continuellement sous les yeux & sous la main les preuves les plus frappantes de leur mortalité.

Y pensoit-il ce fameux Alexandre qui gaignoit tant de batailles, qui pre-
 Tome II. Part. II. g *

Macch. lib. xi
 Cap. 10.

*noit les villes fortes de toutes les nations, qui tuoit ou subjugoit les Rois, passoit aux extrémités de la terre, & forçoit l'univers à se taire devant lui ? non : mais il y pensa lorsqu'il fut dans son lit malade ; il reconnut alors ce qu'il sembloit ignorer auparavant, qu'il étoit mortel comme les autres hommes, & qu'il alloit mourir : *cognovit qui à moreretur.**

*Macch. lib. 2.
Cap. 9.*

Lorsque l'impie Antiochus, si célèbre par ses cruautés envers les sept frères Machabées, couroit comme un furieux à Jérusalem, jurant d'ensevelir le peuple de Dieu sous les ruines de la ville sainte, pensoit-il qu'il étoit mortel ? non : mais il s'en souvint, & il y pensa, lorsqu'étant tombé de son char, & s'étant meurtri tout le corps, il vit ses chairs corrompues fourmiller de vers, s'en aller par pièces, & exhiler une puanteur insupportable à toute son armée & à lui-même : il se souvint alors, & il confessa qu'il n'étoit qu'un homme mortel. *Justum est mortalem non paria Deo sentire.*

Mais vous, Chrétien, lorsque dévoré d'ambition & d'avarice, vous ne songez qu'à vous élever & à vous enri-

chir, criant toujours, *apporte, apporte,* sans jamais dire c'est assez; lorsque vous dépouillez la veuve, & ruinez l'orphelin pour étendre les limites de vos domaines, & aggrandir vos héritages; pensez-vous que la mort vous suit comme votre ombre, qu'elle est cachée comme un voleur derrière votre porte, qu'elle vous attend dans la ruelle de votre lit, & qu'elle vous frappera peut-être la nuit prochaine?

Lorsque, vous livrant à la jalousie, à la haine, aux désirs de vengeance qui troublent votre cœur & le déchirent; vous tendez des pièges à l'un, vous noircissez la réputation de l'autre; jurant la perte de celui-ci, cherchant à ruiner celui-là, vous élevant avec orgueil contre tout ce qui vous nuit ou vous déplaît: lorsque, dans les accès de votre colère, vous faites un bruit épouvantable qui met vos enfans & votre femme en fuite, qui scandalise vos voisins, qui fait de votre maison un enfer; pensez-vous que vous n'êtes qu'un ver de terre, & qu'avant la fin du jour vous serez peut-être écrasé?

Mais lorsque vous passez les journées entières & les journées les plus

respectables au cabaret, & dans la débauche; lorsque vous suivez sans réflexion les mouvemens d'une passion honteuse à laquelle vous sacrifiez votre honneur, votre repos, votre bien, votre ame; pensez-vous que vous en avez une, & que cette nuit peut-être on viendra vous la redemander? Non, mon Enfant, non; & la pensée de la mort est bien loin de votre pensée.

Job. 17.

Mais vous y penserez, & vous y ferez bien forcé, quand la maladie & les infirmités viendront fondre sur vous. Chaque membre qui souffre élève la voix, & semble dire alors à la pourriture : *vous êtes mon père; aux vers, vous êtes ma mère & ma sœur* : à la terre, vous êtes le lieu de mon repos. La douleur, qui annonce le dérangement des parties différentes dont cette maison de chair est composée, annonce en même tems leur fragilité. Nous sentons alors ce que les passions, qui nous aveuglent & nous étourdissent, nous empêchent de sentir dans un autre tems; que la vie de l'homme est vraiment semblable à une fleur qui se fane presque aussitôt qu'on l'a vue éclore; à une nuée qui se dissipe, &

dont il ne reste point de trace; que nos jours s'évanouissent comme l'ombre, que notre corps se dessèche comme l'herbe des champs; que la vie de l'homme le plus robuste n'est qu'un souffle, qu'il en exhale, pour ainsi dire, une portion à chaque fois qu'il respire, & que les battemens de son pouls, semblables à ceux d'une pendule, le poussent & l'avancent vers son heure dernière, qui sonne presque toujours au moment où il la croit encore bien éloignée.

Voilà, mes chers Paroissiens, les réflexions salutaires dont il n'est guères possible de se défendre, soit dans le cours d'une maladie dangereuse où l'on flotte entre la crainte de la mort, & la misérable espérance de prolonger sa vie de quelques années; soit dans un certain état d'infirmité habituelle, où il semble qu'on ne vive que pour souffrir, & où l'on ne peut espérer de voir finir ses douleurs qu'avec sa vie. C'est alors que l'homme Chrétien jette les yeux sur le tombeau dans lequel il doit bientôt descendre: il y descend en esprit, & là il considère l'état futur de cette chair corruptible qui lui cause

tant de maux, qui lui est si fort à charge, qui ne demande qu'à rentrer, & à se reposer dans la poussière d'où elle est sortie; pendant que son ame, lassée de cette prison où elle ne trouve que des angoisses, soupire après le moment de sa délivrance; & comme le mercenaire attend la fin d'un travail long & pénible, elle attend, avec la destruction du corps de péché où elle habite, la fin de ses douleurs & de toutes ses misères.

Divin Jesus, dont la chair innocente a été meurtrie & déchirée pour effacer mes iniquités; lorsque par un effet de votre miséricorde vous affligerez cette chair mortelle qui s'est tant de fois révoltée contre vous; faites que mes pensées & mes regards se fixent sur votre croix adorable; que la vue de cette croix me rappelle le souvenir de mes péchés, afin que je les expie, en unissant mes douleurs à celles que vous avez souffertes pour l'amour de moi. Mais en même tems ne permettez pas, ô mon Dieu, que je sois insensible à cette *réponse de mort* que les infirmités de la nature font entendre à tous les hommes. Que je me dise

alors à moi-même , *terre , terre , écoutes la voix du Seigneur , & prépare-toi à descendre dans ce tombeau où la pourriture & les vers t'attendent. Et vous , mon ame , préparez-vous à quitter cette habitation terrestre , & à rendre compte de ma vie. Mon bon Sauveur , inspirez-nous ces sentimens par votre grace , afin que les maladies dont vous affligez nos corps pour sauver nos ames , servent à nous purifier de plus en plus , & à nous faire mériter la couronne que vous avez promise à ceux qui souffriront avec patience dans l'union de votre croix , & de vos douleurs. Je vous la souhaite , mes chers Enfans , cette couronne immortelle. Au nom du Père , &c.*

